

L@ lettre tourangelle

avril 2020

Edito

par Christine Lecoq

Il est peu de dire que l'épidémie du COVID-19 nous plonge dans un moment hors du commun, qu'il représente une menace qui fait effraction dans nos vies et nous désoriente.

Dès lors, comment s'orienter dans cette période tourmentée ?

A la recherche d'une boussole dans le confinement [1], ce titre est donné par Hélène Deltombe à son témoignage dans l'Hebdo-Blog du 29 mars. Elle évoque sa crainte de n'avoir plus de boussole pour lire les

événements, de se laisser submerger par la masse des informations, des analyses, des avis quelquefois contradictoires. Sentiment, me semble-t-il, largement partagé.



Elle remarque également que le confinement nous ouvre un espace de temps pour lire Freud, Lacan, les travaux actuels, mais ces lectures, écrit-elle, ne constituent pas un bagage amassé : « C'est le trésor que recèle chaque signifiant rencontré, y compris sa part de non-sens qui donne son sel à l'existence ».

Partant d'un rêve récent, elle propose de s'orienter avec l'inconscient comme boussole et remarque : « Ma véritable crainte est de ne pas mettre à profit cette période de confinement pour orienter mes lectures et mes pensées dans le droit fil de ce qui fait mon désir ».

Espérons alors que cette Lettre tourangelle contribue modestement à soutenir notre orientation décidée. Elle a pour habitude d'être l'écho des moments importants partagés au cours des activités de notre délégation. A ce titre, Yves Girard extrait pour nous les pépites du dernier Séminaire clinique, d'avant confinement. Nous avons accueilli Damien Guyonnet qui nous a apporté des repères essentiels pour aborder ce qu'il en est de la psychose aujourd'hui.

Vous trouverez ensuite deux très beaux textes proposés par Valérie Binard et Sophie Seeberger, toutes deux témoignent de la façon dont elles orientent leur travail et nous invitent ainsi à la lecture.

Dans son texte, Sophie Seeberger nous promet une nouvelle Lettre tourangelle pour la fin du mois de mai. Elle aura pour thème « l'interprétation » en écho aux travaux du XIIème congrès de l'Association mondiale de psychanalyse. Ce congrès qui a pour titre *Le Rêve, son interprétation et son usage dans la cure analytique* devait se tenir en avril à Buenos Aires. Il a été reporté en décembre et il fait l'objet de nombreuses publications que vous trouverez en ligne.

Bonnes lectures et à bientôt.

[1] Deltombe H, l'Hebdo-Blog 197, 29 mars 2020, *Chroniques au Temps du Confinement*.

Le sentiment de la vie dans la psychose, écho du Séminaire clinique

par Yves Girard

Samedi 7 mars, dans le cadre des conférences du Séminaire clinique de Touraine, Damien Guyonnet, psychanalyste membre de l'ECF, a développé en trois parties ce qui, dans la psychose, concerne le registre de la vie : un désordre, « au joint le plus intime du sentiment de la vie » particulier à cette structure. Ce concept du *sentiment de la vie*, qui renvoie au désordre touchant le vivant, a été introduit par Jacques Lacan dans son article que nous trouvons dans les *Écrits* : « *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* ».

Dans son article *Effet retour sur la psychose ordinaire*, J.- A. Miller a pointé le désordre central du *sentiment de la vie* pour permettre de se repérer dans la clinique délicate de la psychose ordinaire avec ses manifestations plurielles.

Damien Guyonnet a élucidé ce concept pas à pas, en parcourant l'enseignement de J. Lacan à partir de la *question préliminaire*, ensuite sous l'angle de l'objet *a*, puis vers le réel de la vie.

Lorsque le *Nom-du-Père* et la fonction phallique sont forclos, D. Guyonnet a montré à partir du schéma L et du schéma R une atteinte dans le rapport que le sujet entretient avec le vivant. Ainsi pour le président Schreber, « le meurtre d'âme » a comme conséquence la mort du sujet, témoin de la non-opérativité de l'image phallique. Là où le sujet s'identifie à l'opposé avec son être de vivant, la jouissance est déconnectée de la vie, c'est la dissolution imaginaire dans la psychose.

Nous avons pu aborder à partir de la référence du fantasme que l'objet *a* concentre la pointe libidinale attachée au vivant : faute d'extraction de cet objet dans la psychose, la jouissance fait retour dans le réel, avec comme conséquence la fixité de l'identification du *parlêtre* avec l'objet sur son versant déchet.

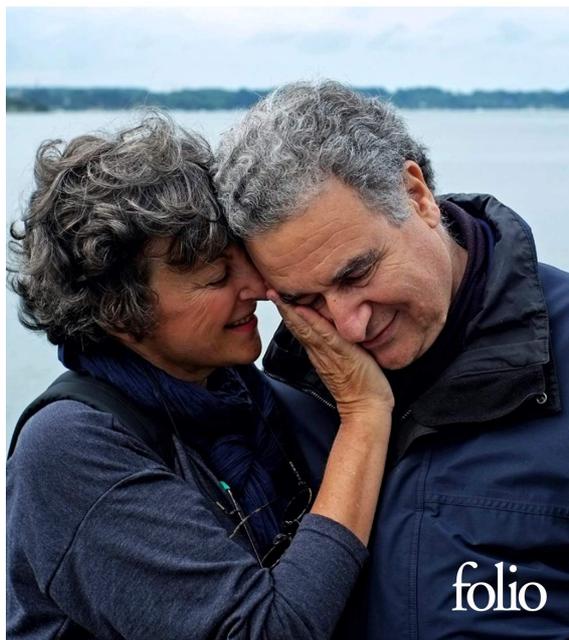
Pour aborder une nouvelle lecture de ce désordre, Damien Guyonnet nous engage à nous référer à ce que J. Lacan a nommé « le Réel de la vie » en lien avec le *parlêtre* via le *sinthome*.

Une suite sera programmée pour que Damien Guyonnet puisse venir déplier les points non exploités de sa conférence. L'après-midi fut riche d'enseignement grâce à l'émergence de nombreuses questions et commentaires. Des travaux en cartels vont se mettre en place grâce au transfert de travail produit par cette conférence passionnante.

Un roman de Serge Toubiana

par Valérie Binard

Serge Toubiana Les bouées jaunes



« Et toi, tu vas tenir ? » C'est avec ces derniers mots qu'Emmanuelle Bernheim s'inquiétait pour son compagnon Serge Toubiana. Quelques jours après, elle tombe dans le coma et décède des suites d'un cancer à l'âge de 61 ans. Dans son livre *Les bouées jaunes*, Serge Toubiana, ancien directeur des *Cahiers du cinéma* rend hommage à la femme qu'il a aimée et perdue, la romancière et scénariste Emmanuelle Bernheim, sa compagne durant 28 ans.

« Une fois éloignée du bord, elle longeait la ligne délimitée par les bouées jaunes, nageant au-delà des premiers bateaux, si loin qu'il m'arrivait de la perdre de vue. Où était-elle ? Je scrutais l'horizon, inquiet de ne plus la voir », écrit Serge Toubiana. L'amour qu'il lui a porté pendant tant d'années lui a voilé une zone d'ombre, sa part sombre, la violence qu'Emmanuelle portait en elle depuis son enfance et qui l'opposait sans cesse à ses parents. Une femme en guerre contre ses démons intérieurs. L'inquiétude de l'auteur, présente depuis toujours, ressurgit au fil des pages.

Selon S. Toubiana, c'est grâce à son expérience de la psychanalyse que cette femme si libre, si solitaire a pu consentir à vivre une vie de couple. « Je savais qu'elle suivait une psychanalyse depuis longtemps et je suis

persuadé que sa décision de vivre avec moi relevait d'un processus de maturation lié à sa cure. » Dans son livre, le grand amateur de cinéma porte un autre regard sur le film de la vie de celle qu'il aime : il peut voir, dans la douleur de sa disparition, le combat qu'a mené toute sa vie sa femme pour tenir. Elle était passionnée de boxe et de tir à l'arc comme d'art et de cinéma et défiait les limites de son corps en nageant dans la mer, près de sa maison à l'Île-aux-Moines. Malgré tout son amour, S. Toubiana n'aura pas pu l'aider à gagner son ultime combat.

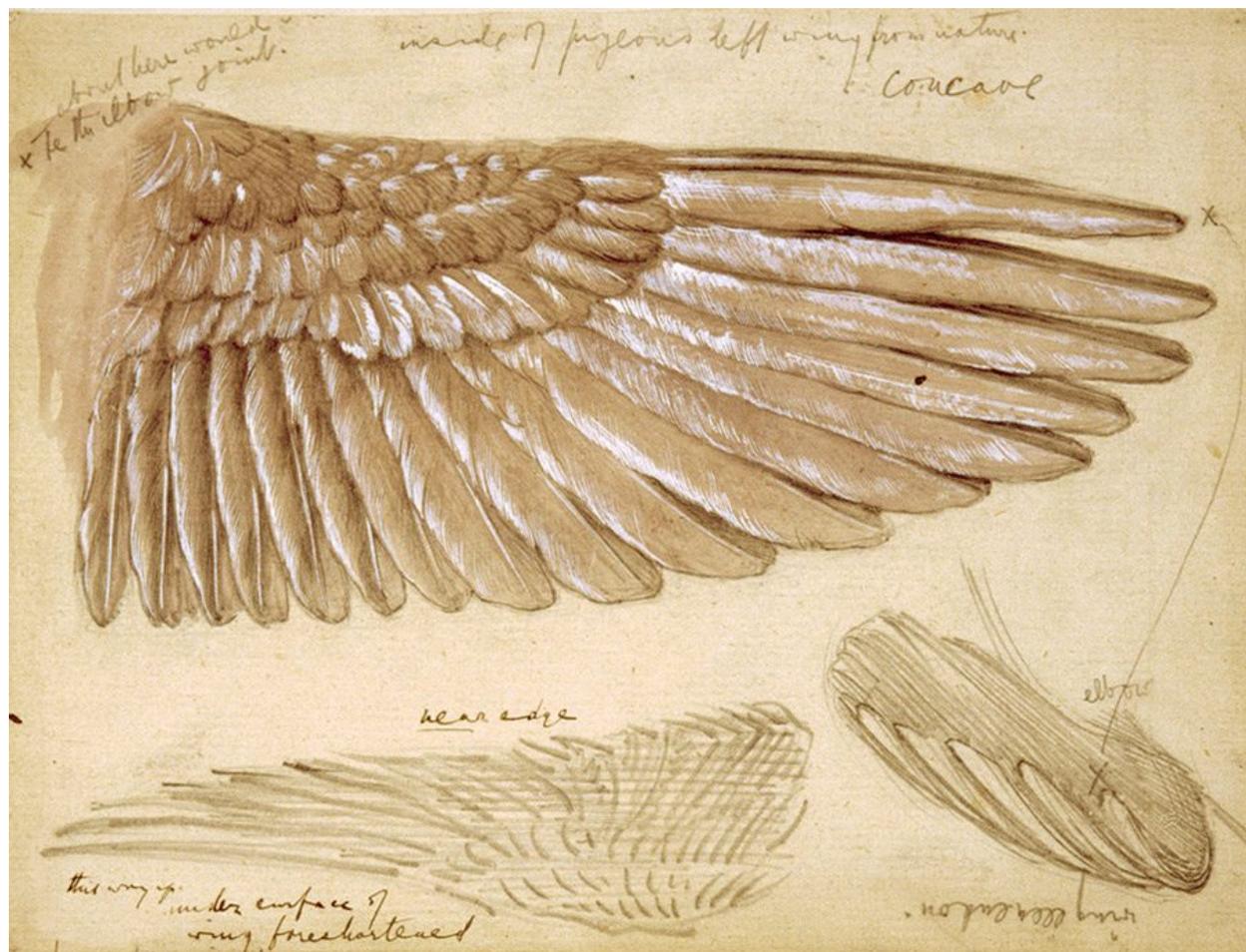
Emmanuelle Bernheim avait renoncé à se battre avec la maladie et peu à peu, écrit son compagnon, elle a senti une sorte de sérénité : « Elle était calme, presque gaie, conciliée avec l'inéluctable ».

Comme dans une cérémonie, la famille et les amis sont venus dire adieu à Emmanuelle à l'hôpital Bichat où elle a passé les trois dernières semaines de sa vie. A certains, elle posait la question : « Êtes-vous heureux ? » Elle faisait en sorte que ses proches effondrés se sentent plus vivants après l'avoir vue, leur transmettant une force de vie extraordinaire. Pour Serge Toubiana, transmission d'un désir d'écriture. Pour son ami Alain Cavalier, transmission d'un désir de cinéma dont il témoigne dans son beau film *Être vivant et le savoir*.

C'est l'écriture de ce livre qui l'a fait tenir, reconnaît l'auteur, comme une façon de poursuivre par-delà la mort, une conversation avec la femme de sa vie et de s'accrocher à ses *bouées jaunes* pour ne pas se noyer et continuer à vivre, nous léguant un livre solaire sur l'amour et le deuil.

D'Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci

par Sophie Seeberger



L'attention de Freud, grand admirateur de Léonard de Vinci, est retenue par un souvenir d'enfance que le génie italien mentionne dans un de ses carnets. Voici ce qu'écrivit Léonard : « *Il semble qu'il m'était déjà assigné auparavant de m'intéresser aussi fondamentalement au vautour, car il me vient à l'esprit comme tout premier souvenir qu'étant encore au berceau, un vautour est descendu jusqu'à moi, m'a ouvert la bouche de sa queue et, à plusieurs reprises, a heurté mes lèvres de cette même queue.* » Freud pointe « le caractère hautement déconcertant » du souvenir très précoce de cette scène. Ce qu'évoque L. de Vinci dans ses notes, alors qu'il est en train de dessiner des oiseaux pour une étude dans ses carnets, s'apparente alors plus à l'évocation d'un fantôme, tel que le suggère Freud. En effet, dans le texte en allemand, Freud écrit bien « eine Phantasie » : « Cette scène avec le vautour n'est pas un souvenir de Léonard, mais une fantaisie qu'il a formée et qu'il a reportée dans son enfance. » Cette *Phantasie* ou *Fantasie* peut se traduire par imagination, fantaisie ou fantasme. C'est une rêverie de jour, une fiction que le sujet rapporte quand il est à l'état de veille, tel que le décrit Freud dans ses premières approches du fantôme. Freud va mettre en évidence que ce rêve diurne est soutenu par un fantasme plus lointain.

Dans sa conception de la réalité psychique, Freud insiste bien sur le fait que le souvenir, disons le souvenir-écran, rapporté par le sujet est à prendre au pied de la lettre, à déchiffrer, à interpréter, comme Freud préconise de le faire pour un rêve, car derrière une scène qui semble anodine ou farfelue, se cachent des

éléments importants de la vie du sujet. C'est à ce titre que Freud va s'intéresser au souvenir et « considérer la fantaisie du vautour avec l'œil du psychanalyste. »

Freud n'y va pas par quatre chemins quand il interprète ce souvenir : « La traduction tend alors vers l'érotique » : la coda (queue) désigne le pénis, la situation contenue dans la *fantaisie* correspond à la représentation d'un acte sexuel, d'une fellation.

Freud explique comment l'impression de la première jouissance laissée sur le corps par la tétée est indestructible. Il va donc en déduire que cette « fantaisie ne cache rien d'autre qu'une réminiscence du fait de téter le sein de la mère ». Le fait que Léonard situe chronologiquement ce souvenir avec le vautour dans sa toute petite enfance signe pour Freud le lien entre la fantaisie et le fantasme de fellation.

Dans le *Séminaire IV*, J. Lacan revient longuement sur l'écrit de Freud. Il nous met en garde de ne pas accepter trop vite la proposition de Freud de la relation entre le sein maternel et la fellation. Car il pointe une erreur de traduction faite par Freud autour du mot "vautour", qui rend caduque toute une partie de l'élaboration freudienne.

Si l'étude menée par Freud autour de cette fantaisie apporte des éclairages quant à la personnalité de L. de Vinci (autour de sa lenteur légendaire) ainsi que l'introduction de concepts psychanalytiques de la *Vie sexuelle* (thèmes abordés cette année par Laure Naveau dans son Séminaire des 7 séances), elle met également en évidence la délicate question de l'interprétation, thème incontournable de la pratique analytique, qui sera d'ailleurs le sujet du prochain numéro de L@ lettre tourangelle.

Freud S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Ed. Folio bilingue

Lacan J., *Le Séminaire*, Livre IV, Seuil, Paris, 1994, p : 419 à 435

Agenda

30 mai à 9h30

Séminaire des 7 séances de Laure Naveau

30 mai à 14h30

Séminaire clinique de Tours

« Avec Lacan sur l'éveil du printemps »

Invitée : **Anaëlle Lebovits Quenehen**

6 juin à 9h30

Séminaire des 7 séances de Laure Naveau

6 juin à 14h30

Séminaire clinique de Tours

« La fonction du rêve dans une analyse »

Invité : **Pierre Naveau**